

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Le Suicidé
Traduit par A. Markowicz

NICOLAÏ ERDMAN

Le Mandat

traduit du russe par
André Markowicz

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours
du Centre régional du livre de Franche-Comté et de la Région Franche-Comté

AVERTISSEMENT

Le Mandat est la seule pièce jamais jouée de Nikolai Erdman, et jouée par Vsévolod Meyerhold. La première, qui eut lieu le 20 avril 1925, fut un triomphe absolu, et la pièce fut représentée 350 fois au cours des années suivantes, jusqu'en 1930, quand l'atmosphère de l'URSS devint définitivement incompatible avec cette satire générale de la nouvelle société soviétique.

Le texte de ma traduction a été établi en 1992, sur une commande du Nouveau Théâtre d'Angers, et de son directeur d'alors, Claude Yersin, pour une mise en scène de Denise Péron. Il était resté inédit depuis lors, d'abord parce que je ne lui avais pas cherché d'éditeur, puis pour une raison bien plus sérieuse.

Ce texte est en effet basé sur la seule édition dont je disposais, celle des *Pièces, intermèdes, lettres, documents et souvenirs des contemporains* établie par A. Svobodine pour le compte des éditions Iskousstvo, à Moscou, en 1990, que j'ai suivie le plus fidèlement possible.

Il se trouve qu'est parue en 1998, aux éditions L'Âge d'Homme, une édition tout à fait remarquable du *Mandat*, dans une traduction tout aussi remarquable

Titre original

Mandat

© 2011, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-327-3

Couverture : Wassily Kandinsky, *Red Oval*, 1920 (détail),
musée Solomon R. Guggenheim, New York, USA

de Jean-Philippe Jaccard ¹. Cette édition, enrichie d'une passionnante présentation, repose sur un travail d'établissement du texte effectué par Béatrice Picon-Vallin, qui est une des spécialistes les plus éminentes de Meyerhold, et d'Erdman ². Le fait est que le texte proposé par Erdman à la mise en scène a été utilisé par Meyerhold comme un matériau, et changé, transformé, en plein accord avec l'auteur, au gré des nécessités de la mise en scène – ce qui était une pratique constante du travail de Meyerhold, tant pour les pièces contemporaines que pour les classiques, comme *L'Orage* d'Ostrovski ou *Le Révizor* de Gogol. C'est le texte de Meyerhold qui sert donc de base à l'édition de *L'Âge d'Homme*, alors que, pour une raison qui n'est spécifiée nulle part, il n'est pas utilisé dans l'édition russe de 1990.

Une des lignes directrices de mon travail de traducteur de théâtre est la traduction de pièces montées par Meyerhold, et, plus particulièrement, de ce genre tout à fait unique de comédie qu'est la comédie russe – une comédie qui n'est pas de mœurs ou de caractère, mais une comédie que je dirais « administrative », je veux dire une comédie dans laquelle les personnages sont pris dans des mécanismes qui les dépassent totalement, dans le fonctionnement de la société de terreur, policière et corrompue, qui ne peut que les broyer. Cette comédie se caractérise également par une langue particulière : les

personnages y parlent la plupart du temps une langue aussi morte que la société elle-même, une langue empreinte de lieux communs, d'expressions toutes faites mises bout à bout, qui achèvent de détruire en eux toute pensée, toute semblance humaine, pour ne laisser à voir au spectateur que des masques grotesques d'une épouvante d'autant plus effrayante qu'elle est constitutive de la vie même.

Au fil des années, j'ai traduit la pièce qui crée ce genre, *Le Révizor* de Nikolai Gogol, puis *Le Mariage* (la première version de ma traduction du *Mariage* a été établie en même temps que celle du *Mandat*, et jouée simultanément, au Théâtre national de Bretagne, dans une mise en scène de Daniel Dupont) ³. Ensuite, j'ai traduit la totalité des *Images du passé* d'Alexandre Soukhovo-Kobyline (1817-1902) : trois pièces, *Le Mariage de Krétchinski*, *L'Affaire* et *La Mort de Tarelkine*, dont Meyerhold a, au total, proposé six mises en scène différentes au cours de sa carrière – une trilogie dont seule la première partie, *Le Mariage de Krétchinski* fut autorisée du vivant de l'auteur ⁴. J'ai également traduit *Le Suicidé*, le chef-d'œuvre de Nikolai Erdman. De ces traductions qui forment un cycle que je considère comme indissociable, seul *Le Mandat* restait inédit.

Devais-je, pour le publier, refaire toute ma traduction sur la base de celle de Jean-Philippe Jaccard ? Je n'avais pas accès aux manuscrits retrouvés par Béatrice

1. Nikolai Erdman, *Le Mandat*, Paris, L'Âge d'Homme, coll. « Théâtre du xx^e siècle », 1998, traduction et préface de Jean-Philippe Jaccard, postface de Béatrice Picon-Vallin.

2. Je lui dois la préface de ma traduction du *Suicidé*, parue aux Solitaires Imtemporels.

3. Le *Théâtre complet* de Nikolai Gogol dans ma traduction est publié chez Babel-Actes Sud.

4. Cette édition est disponible aux éditions José Corti.

Picon-Vallin, et c'eût été, d'une façon ou d'une autre, refaire un travail déjà fait.

Aujourd'hui, en 2011 – après vingt ans !... –, au moment où *Le Suicidé* est joué au Festival d'Avignon dans une mise en scène de Patrick Pineau⁵, je me décide donc à publier ma traduction pour ce qu'elle est : non pas le texte définitif du *Mandat* de Nikolai Erdman, mais le témoignage d'une étape de travail, dans une entreprise plus globale, et celui d'une tentative de saisir un style particulier, sans aucun équivalent dans le théâtre français. Une entreprise que les éditions des Solitaires Intempestifs me donnent l'occasion de poursuivre, sinon de parachever.

A. MARKOWICZ, mai 2011.

5. Je n'aurai garde d'oublier les autres mises en scène du *Suicidé* dans ma traduction, en particulier celles, simultanées, en 2006, de Jacques Nichet au Théâtre national de Toulouse, et d'Anouch Paré, au Théâtre de l'Athénée.

PERSONNAGES

GOULATCHKINE, PAVEL SERGUEÏEVITCH.

– NADEJDA PETROVNA, *sa mère*.

– VARVARA SERGUEÏEVNA, *sa sœur*.

CHIRONKINE, IVAN IVANOVITCH, *leur locataire*.

NASTIA, *la cuisinière des Goulatchkine*.

SMETANITCH, OLYMPE VALERIANOVITCH.

– VALERIAN *et* ANATOLE, *ses fils*.

AUTONOME SIGISMUNDOVITCH.

AGAFANGE, *serviteur, ancien soldat*.

TAMARA LEOPOLDOVNA.

STEPANE STEPANOVITCH.

FELITSATA GORDEÏEVNA, *son épouse*.

ILINKINE.

L'ÉPOUSE D'ILINKINE.

ZARKHINE, ZOTIK FRANTSEVITCH.

– ARIADNA PAVLINOVNA, *son épouse*.

– TOSSIA *et* SIOUSSIA, *leurs filles*.

KRANTIK, NARKIS EMERAUDOVITCH.

Le joueur d'orgue de Barbarie.

L'homme au tambour.

La femme au perroquet et au tambourin.

Le cocher.

ACTE PREMIER

Scène 1

Une chambre dans l'appartement des Goulatchkine. Pavel Sergueïevitch Goulatchkine, grimpé sur un escabeau, accroche des tableaux. Sa mère, Nadejda Petrovna. À côté de Goulatchkine, par terre, des tableaux encadrés.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Maintenant, maman, passez-moi *Soirée à Copenhague*.

NADEJDA PETROVNA. – Non, Pavloucha, on ferait mieux d'y mettre *Je crois en Toi, Seigneur*.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Non, maman, *Soirée à Copenhague* est nettement plus artistique.

NADEJDA PETROVNA. – Fais comme tu veux, Pavloucha, mais moi, au milieu, je tenais à mettre *Je crois en Toi, Seigneur*. C'est plus joli comme cadre et le contenu est plus profond que *Soirée à Copenhague*.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Pour ce qui est du contenu, maman, si vous considérez l'autre côté...

NADEJDA PETROVNA, *considérant l'autre côté*. – Mon Dieu, qui c'est celui-là encore ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Vous avez tort de dire « mon Dieu », maman ; c'est fini, l'ancien temps.

NADEJDA PETROVNA. – Qui c'est que tu me suspends là, mon gentil Pavloucha ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Regardez, maman, c'est écrit dessous.

NADEJDA PETROVNA. – Voilà, je pensais bien, un étranger. (*Elle retourne le tableau – un portrait de Karl Marx.*) Qu'est-ce qui t'a pris, mon Pavloucha ? Ils étaient pendus là depuis dix-huit ans, et même plus, ces tableaux, ça flattait l'œil, et puis les invités ne se sont jamais plaints.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Maman, vous raisonnez comme un élément sans la moindre conscience. Dites-moi, par exemple, maman, qu'est-ce que c'est, d'après vous, un tableau ?

NADEJDA PETROVNA. – D'où veux-tu que le sache, mon Pavloucha ? Je ne lis pas les journaux.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Non, mais, dites-moi quand même, maman, qu'est-ce que c'est, d'après vous, un tableau ?

NADEJDA PETROVNA. – Dans l'ancien temps, il y avait un fonctionnaire des postes, mon Pavloucha, qui prenait ses repas chez nous. Eh bien, lui, il nous disait toujours : « Comprenez-le, il nous disait, un tableau, c'est le cri de l'âme pour la volupté de l'organe visuel. »

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Peut-être que, dans le temps, c'était comme ça, mais, de nos jours, le tableau n'est rien d'autre qu'une arme de propagande.

NADEJDA PETROVNA. – Une arme... Comment ça ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Mais voyons... Un représentant de l'État, par exemple, qui vient vous voir, et vous, sur votre mur, vous avez *Je crois en toi, Seigneur*. Vous voyez le tableau, vous êtes bonne pour l'enquête : « Dites donc, il vous dira, citoyenne Goulatchkina, il s'occupait de quoi, votre arrière-grand-papa ? »

NADEJDA PETROVNA. – Mais il ne s'occupait de rien. Il tenait une entreprise, c'est tout.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Et quel genre d'entreprise ?

NADEJDA PETROVNA. – Le genre blanchisseuse.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Pardon ?

NADEJDA PETROVNA. – Une blanchisserie, je veux dire.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Une blanchisserie ?... Et si, moi, pour tous ces préjugés de votre bourgeoisie, je vous déférais tout net sur le parquet ?

NADEJDA PETROVNA. – Ah, maman !...

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Eh oui, maman, c'est bien le cas de le dire.

NADEJDA PETROVNA. – Mais comment vivre, à cette heure, pour les honnêtes gens ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Louvoyez, ma bonne maman, louvoyez. Je n'ai pas fini le lycée, d'accord, mais moi, toute leur révolution, je la vois comme si je l'avais faite.

NADEJDA PETROVNA. – Elle est une chose pas claire, mon Pavloucha... Comment veux-tu la voir ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Eh bien, par le petit trou, maman, voyez par le petit trou.

NADEJDA PETROVNA. – Le petit trou ? Quel petit trou tu veux dire, mon Pavloucha ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Vous savez bien, maman, la fenêtre qu'on a peinte, dans l'entrée. Eh bien, j'y ai gratté un petit trou.

NADEJDA PETROVNA. – Mais pourquoi ça ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Voilà pourquoi. Tenez, disons, par exemple, on sonne. Tout de suite, vous regardez par le petit trou, et vous voyez qui c'est, et ce qu'il vient faire. Tenez, disons, par exemple, c'est le responsable de l'immeuble, ou, pire encore – un commissaire de la section de la milice.

NADEJDA PETROVNA. – Mon Dieu, que le bon Dieu nous en garde !

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Mais pas du tout, maman. Sitôt que vous l'avez vu par le petit trou, votre visiteur, tout de suite, le tableau, vous le retournez – et, entrez donc, faites comme chez vous.

NADEJDA PETROVNA. – Et alors ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Alors, le commissaire, il vient, il regarde et il repart.

NADEJDA PETROVNA. – Mais pourquoi ça, mon Pavloucha ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Mais parce que Karl Marx, chez eux, c'est le Grand Manitou, maman.

NADEJDA PETROVNA. – C'est bien trouvé, mon Pavloucha, mais cet homme-là, il va quand même nous déparer notre intérieur.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Ne vous en faites pas, maman. Pour les gens comme il faut, on met *Soirée*

à *Copenhague*, et quand bien même ce serait le citoyen Smetanitch en personne qui nous rendrait visite, même lui, il serait révolutionnaire, mais des personnes civilisées.

NADEJDA PETROVNA. – À propos, tu sais, Pavloucha, justement, monsieur Smetanitch, il a promis de passer aujourd’hui.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Comment – promis de passer ?!

NADEJDA PETROVNA. – Comme ça, il a dit, je passe pour voir votre fils, et comment vous vivez en général.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Mais, maman, pourquoi vous ne me disiez rien ? Même que les bras m’en tombent. Allez, accrochons vite *Je crois en Toi, Seigneur*. C’est vraiment ce qu’il a dit, maman : « Je passe, il a dit, pour voir votre fils ? »

NADEJDA PETROVNA. – C’est ce qu’il a dit.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – C’est comme vous voulez, maman, mais moi à cette occasion, je mets le pantalon neuf.

NADEJDA PETROVNA. – Attends, je ne t’ai pas encore dit que monsieur Smetanitch, son fils, il veut le fiancer à notre Varka.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Fiancer ?

NADEJDA PETROVNA. – Oui.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Son fils et notre Varka ?

NADEJDA PETROVNA. – Oui.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Mais, ma gentille maman, je m’excuse, vous êtes de santé fragile, n’est-ce pas, vous n’êtes pas dérangée ?

NADEJDA PETROVNA. – Pour l’instant, non, Dieu me protège.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Mais, maman, son fils, comment peut-il le fiancer avec notre Varka, si, notre Varka, il ne l’a même jamais vue ?

NADEJDA PETROVNA. – Où est le mal ?

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Je ne dis pas, peut-être, s’il l’avait vue, ce serait encore pire, mais, je ne sais pas, je n’arrive pas à y croire.

NADEJDA PETROVNA. – Eh bien, crois-le, puisqu’on te le dit.

PAVEL SERGUEÏEVITCH. – Mais alors, ma brave maman, nous entrerons bientôt dans la famille de monsieur Smetanitch, donc ?

NADEJDA PETROVNA. – Ne sois pas si pressé, pense un peu à la dot.